

Chère lectrice, cher lecteur,

Il n'est pas nécessaire d'être marin ou de traverser les mers et océans pour appartenir au Peuple de la mer, cher à Marc Elder. Combien d'auteurs ai-je lus,, qui ont su traduire par les mots, les émotions ressenties par ceux qui vivent sur l'eau salée, ou bien s'en approchent.

Il existe des auteurs et des lecteurs « *qui ont la mer dans le sang et qui dès leur premier contact avec l'immensité océanique ont eu la révélation d'affinités impérieuses. Chez ceux-là, qu'ils soient enfants de la mer ou pèlerins fervents qui meurent de nostalgie dans les étouffoirs des cités, et que chaque année ramène sur les mêmes rivages, la mer présente ou non sera la base sur laquelle s'inscriront les modulations essentielles de leur vie et de leur œuvre.* », écrit Théophile Briant dans son ouvrage : *Les plus beaux textes sur la mer*. J'ai essayé de retrouver quelques extraits d'œuvres qui prennent ce cap ; pas simple, cette *route fond* (les marins savent cela) difficile à suivre en surface, les vents et les courants sont nombreux.

Fascinations Marines ! Goût du large !

Voici quelques lignes de Paul Claudel. L'auteur a navigué comme passager pour rejoindre ses postes diplomatiques dans le monde, essentiellement en Chine.... Voici un extrait de sa pièce de théâtre où Colomb doit résoudre ce début de révolte.



Le goût du large animait l'amiral. « *Le livre de Christophe Colomb* » nous fournit une belle page sur la révolte qui trouble le navire du fait de la longueur de la traversée. À l'embarquement des équipages, ceux-ci furent conquis par les promesses alléchantes de faire fortune dans des pays nouveaux. Colomb avait la foi dans sa vocation de naviguer pour réunir l'humanité, afin d'achever l'œuvre de Dieu. Au fil des longs mois de navigation et la raréfaction des vivres, le rêve s'estompa du côté de l'équipage, mais pas dans l'esprit de l'Amiral :

L'ÉQUIPAGE

La mer ! la mer ! la mer ! Toujours, toujours vers l'Ouest ! toujours ce souffle vers l'Ouest !
Nous mourrons tous ! Nous ne reviendrons jamais ! Christophe Colomb ! Christophe Colomb ! Que nous veux-tu ? Pourquoi nous as-tu emmenés avec toi ? Pourquoi veux-tu nous faire mourir ? Nous en avons assez ! Nous voulons revenir ! Il faut l'obliger à revenir ! C'est un traître ! c'est un fou ! c'est un assassin ! Toujours la mer ! Toujours rien ! Il n'y a plus rien ! il n'y a plus rien ! Nous sommes perdus au milieu de Rien !

Christophe Colomb, pour essayer de calmer cette presque mutinerie, a revêtu son costume de grand amiral pour recevoir la délégation de l'équipage au milieu de ses officiers.

CHRISTOPHE COLOMB

Que voulez-vous, messieurs ?

LE MARIN DÉLÉGUÉ

La farine est presque épuisée.

CHRISTOPHE COLOMB

Vous mangerez du bœuf salé.

LE DÉLÉGUÉ

Le bœuf salé est pourri.

(...)

Les jérémiades n'en finissent plus, ce qui énerva Christophe Colomb, qui leur répondit à la fin de cette tirade de la Révolte des Marins, vue par Paul Claudel :

LE DÉLÉGUÉ

Nous avons passé la limite après laquelle il n'y a plus de limite. Il n'y a plus de terre, il n'y a plus de mer, il n'y a plus rien.

CHRISTOPHE COLOMB

Il n'y a plus rien ! C'est justement cela qui est bon. Et voilà ce qu'on appelle des matelots ! Est-ce que la vie de matelot n'est pas éternellement non pas d'arriver, mais de partir ? Ah, j'en demande pardon à Dieu, mais si ce n'était pas Sa Volonté, si ce n'était la mission qu'Il m'a donnée, oui, ce serait presque avec regret que je verrais tout à l'heure paraître la terre à la proue ! Je vous déclare que si cela dépendait de moi je voudrais être tellement parti que le retour serait impossible. Ah ! je n'en aurai jamais assez de ces étendues immenses et désertes ! Ah ! quand m'embarquerai-je enfin pour de bon ? Oui, je vous déclare que si cela ne dépendait que de moi, vous ne verriez jamais paraître la terre à la proue.

Un peu moqueur et hautain, l'amiral amoureux du large au point d'espérer de ne pas voir apparaître un Nouveau Monde apparaître à l'horizon.



Gustave Flaubert et son ami Maxime du Camp, en 1847 partent pour un voyage *Par les Champs et par les grèves*, titre qu'il donnera à une oeuvre retraçant le périple. Même si Gustave Flaubert décrit plus la terre que la mer, il a éprouvé cette sorte de **volupté du large** que tant de marins ont ressentie. « *Il essaie de distinguer les plaisirs divers que la vue de la large offre à l'âme et aux sens.* », note Roger Verceel.

Dernièrement, à Ouessant, j'ai rencontré le journaliste Thierry Dussard, auteur d'un récit *Fantaisie vagabonde* (Paulsen 2021) où il met ses pas dans ceux des deux amis. J'ai apprécié !



Voici un excellent moment où mes sens ont été particulièrement sollicités et concernés (Les scientifiques parlent de neurones miroirs) :

Un jour, en plein océan Indien, non loin de l'île de France (pardon l'île Maurice !) je montais à la passerelle pour prendre mon quart de vingt heures à minuit. Le jour s'estompait ! Les consignes rapidement passées, le point vérifié avec un relevé radar du pays de Paul et Virginie, inutile de faire un point d'étoiles, j'allais sur l'aileron tribord et là, oh surprise, j'ai été sublimé par le « tableau » qui s'offrait à moi. Cette peinture naturelle est restée dans ma mémoire : Route vraie au 57, cap sur la Tête d'Achem au N.W. de Sumatra qui marque l'entrée du Détroit de Malacca !

Le soir tombait dans l'ouest. Un de ces crépuscules qui revenait sans cesse au début de mon quart sous ces latitudes sud. Tout commence dans une atmosphère terrestre dénuée

de toute vapeur, l'horizon devient une barre de couleur bleue, que je ne peux vraiment pas définir entre le ciel et la mer. Ce tableau résulte de l'intersection de deux plans, l'un dont les lignes de fuite courent sur le liquide aquatique et l'autre, sorte de ligne de fuite zénithale se tient perpendiculairement au pont du navire et supporte à son sommet la voûte céleste. Je vous avoue, ce sont mes premiers pas dans l'art et la théorie picturaux et je pense aussi mes derniers.

Revenons dans l'Océan Indien ! Il me faut dépasser le choc de mon premier regard qui m'oblige à prendre conscience de la précarité de ce que j'entrevois. Je suis engagé dans un spectacle d'une dimension sidérante, d'une beauté à couper le souffle.

Cette vision a pris l'initiative de ma pensée, mon cerveau ne songe plus à générer, à éveiller d'autres qualités pour décrire et sublimer mon tableau des mers du sud. Et puis la nuit advint, les dernières flammèches s'éteignirent au sommet et sur la face des nuages exposés à l'ouest, où mourait la lumière. Le marin commence à se sentir attiré par le spectacle de la voûte qui se couvre d'étoiles, voici la féerie du firmament et chacun



peut l'apprécier. Du plein jour à la nuit, la Lune à la couleur pâle, elle qui influence les marées, apparaît comme « *une maîtresse des mers et la prophétesse du temps* », remarque le commandant Pierre Sizaire. Un autre commandant, Armand Hayet, cite ces dictons : « *Lune claire brillante/ A son premier croissant / Ou à son plein /... / Bons quarts pour le marin* ». Ou pour donner l'alerte en cas de mauvais temps : « *Cercle à la Lune / N'abat*

jamais mât de hune / Car, le voyant / Le cap'taine attend gros vent. /. »

L'artiste qui peint cette toile demeure invisible ou peut-être est-ce cet astre qui s'abîme petit à petit en allumant de multiples incendies nuageux ? Les nuées passent du blanc au rouge pour devenir cendre dès que le peintre sidéral sombre en dessous de l'horizon. L'océan glisse du bleu turquoise pâle à un bleu vert au fil de l'heure s'assombrit, pour ne laisser qu'un sillage de planctons luminescents, telles les perles d'un collier sans fin d'une sirène océane.

Continuons à admirer « *les deux infinis que sont le ciel et la mer* » comme l'écrivait Pierre Sizaire. Lentement les couleurs s'assombrissent, la mer et le ciel se noircissent.



Dans ce chapitre, passons de ce tableau naturel à la peinture d'authentiques marines.

Un peintre comme Gustave Courbet exprime parfaitement ces émotions et je suis admiratif en regardant ces chefs-d'œuvre, surtout que ma culture dans les oeuvres picturales est très limitée. Le seul tableau dont je connaisse toute l'histoire est celui de Géricault : Le Radeau de la Méduse.

Peindre un tableau avec des mots me semble un exercice très difficile. Gustave Courbet, de passage au Havre en 1859, rencontra le peintre Eugène Boudin. Ensemble, ils peignirent l'estuaire de la Seine, près de Honfleur et ils y rencontrèrent Charles Baudelaire qui séjournait chez sa mère. Voici ce que ce dernier pensait de leurs croquis qui deviendront des *marines* :

« Ces études, si rapidement et si fidèlement croquées d'après ce qu'il y a de plus inconstant, de plus insaisissable dans sa forme et sa couleur, d'après des vagues et des nuages, portent toujours écrits en marge, la date, l'heure et le vent : par exemple - 8 octobre midi, vent de nord-ouest - Si vous avez eu le loisir de faire connaissance avec ces beautés météorologiques, vous pouvez vérifier par mémoire l'exactitude des observations de M. Boudin. La légende cachée avec la main, vous devineriez la saison, l'heure et le vent. Je n'exagère rien. J'ai vu. À la fin, tous les nuages aux formes fantastiques et lumineuses, ces ténèbres chaotiques, ces immensités vertes et roses, suspendues et ajoutées les unes aux autres, ces fournaises béantes, ces firmaments de satin noir ou violet, fripé, roulé ou déchiré, ces horizons en deuil ou ruisselants de métal fondu, toutes ces profondeurs, toutes ces splendeurs, me montèrent au cerveau comme une boisson capiteuse ou comme l'éloquence de l'opium. Chose assez curieuse, il ne m'arriva pas une seule fois, devant ces magies liquides ou aériennes, de me plaindre de l'absence de l'homme. Mais je me garde bien de tirer de la plénitude de ma jouissance un conseil pour qui que ce soit, non plus pour M. Boudin »



Un grain d'Eugène Boudin

Ceux qui aiment la mer peuvent, dans leur lointaine province terrienne, la retrouver avec la musique. Je pense aussi à la sonate de Beethoven « **La tempête** » où les vagues musicales se succèdent, d'abord délicates puis plus rapides, avec de temps en temps une déferlante qui se brise bruyamment. La mer grossit, les embruns volent, les vagues se chevauchent, l'eau tourbillonne ... l'harmonie devient grisante, les flots de notes nous submergent.

Je me souviens d'avoir été souvent en présence d'un paysage qui fait naître un plaisir admiratif, une émotion esthétique. Permettez-moi de vous faire partager un de ces moments :

Lors d'une escapade dans le Cotentin, avec mon épouse et une amie, nous nous sommes arrêtés au plus haut de la route qui domine le panorama de Goury. Même si le Beau peut devenir un sujet de contestation, là, il s'imposait à nous trois. Nous en éprouvions une félicité, un bien-être, de voir la mer à nos pieds dans ce formidable décor. Il y avait quelque chose de corporel, d'intellectuel et de spirituel. Les trois formes du beau à la fois réunies devant nous. Nous n'étions pas à la recherche de l'émerveillement océanique, mais là, la laideur avait été évacuée, bannie, et sans faire d'effort pour l'éviter. L'homme avait ajouté à la nature : un petit port, une station de sauvetage et un phare sur un fond bleu parsemé de vagues diamantées.



Le Rocher du Castel Vendon, J.F. Millet

La vue de ce beau coloré de la nature générant en nous un enthousiasme créateur. Goethe a écrit « *La couleur est l'expression de cette souffrance de la lumière* ». Cette souffrance a été exprimée par Jean-François Millet, né non loin de là à Gréville. D'après Barbey d'Aurevilly, lui aussi amoureux du Cotentin, il aurait reçu enfant, à cet endroit : « *les impressions premières, indestructibles à travers lesquelles son génie de peintre a tout vu !* »

Durant ce même voyage, nous nous sommes arrêtés dans la commune de Saint-Sauveur-le-Vicomte où est né et repose Jules Barbey d'Aurevilly. Dans son roman *Une Vieille Maîtresse*, Ryano de Marigny, une sorte de dandy, est amoureux d'une jeune fille chaste, Hermangarde de Polastron. Il se souvient d'une de ses lectures :

« Par un soir brumeux de l'automne, quand la mouette mêle, en criant, son aile frissonnante à la vague, quand la mer est rauque, houleuse, la pâle Minna de Walter Scott pourrait venir attendre son Cleveland sur l'âpre sommet de cette falaise aux cavernes visitées des flots, et se croire encore aux Hébrides... »

Du haut d'une falaise, Ryano contemple la mer et répète devant les flots montants « *le nom fortifiant de la jeune femme aimée* » en admiration devant cette fabuleuse scène marine :



« ... De ce point élevé on domine la mer et la grève dont la jaune arène, découpée par les irrégularités du flux et du reflux, offre à l'œil les sinuosités d'une ligne dentelée d'écume brillante, qui passe sous Les Rivières – village au nom charmant et moqueur, car il n'y a de rivière que ses fossés, où l'eau de mer filtre à travers les sables et se ride au pied des ajoncs - puis sous Saint-Georges – paroisse au patron à moitié anglais moitié normand – et enfin va se perdre à plus d'une lieue de là jusque sous Portbail. C'est à proprement parler, le côté fier et beau de Carteret, le côté cher aux organisations poétiques. Cette mer qui se prolonge à votre droite devant vous, cette immensité de sable que le vent roule, par places, en dunes assez épaisses et assez hautes, pour que le douanier – la vedette de la côte- puisse y creuser une hutte contre la nuit et le mauvais temps ; à votre gauche, fermant l'horizon à l'est, comme la mer clôt le couchant - toits bruns de Barneville et la tour carrée de son clocher singulier, qui a peut-être soutenu des sièges ; tout cet ensemble un peu austère, mais grandiose, doit captiver les imaginations rêveuses. ... »

Dans les grands moments de solitude, combien de gens de mer, combien d'amoureux de ce diamant liquide aux couleurs si fluctuantes n'ont pas répété le nom vivifiant de la femme aimée devant tant de magnificences ?

En conclusion :

L'homme et la mer

Charles Baudelaire

Homme libre, toujours tu chériras la mer !
La mer est ton miroir ; tu contemples ton âme
Dans le déroulement infini de sa lame,
Et ton esprit n'est pas un gouffre moins amer.

Tu te plais à plonger au sein de ton image ;
Tu l'embrasses des yeux et des bras, et ton cœur
Se distrait quelquefois de sa propre rumeur
Au bruit de cette plainte indomptable et sauvage.

Vous êtes tous les deux ténébreux et discrets :
Homme, nul n'a sondé le fond de tes abîmes ;
Ô mer, nul ne connaît tes richesses intimes,
Tant vous êtes jaloux de garder vos secrets !

Et cependant voilà des siècles innombrables
Que vous vous combattez sans pitié ni remords,
Tellement vous aimez le carnage et la mort,
Ô lutteurs éternels, ô frères implacables !

Je vous passe la barre ...

Amitiés,

René Moniot Beaumont

Littérateur de la mer

Octobre 2021